



Les Fastes de Montréal

Victor Morin, LL.D., M.S.R.C.

Numéro 10, 1945

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1080184ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1080184ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Morin, V. (1945). Les Fastes de Montréal. *Les Cahiers des Dix*, (10), 207–231.
<https://doi.org/10.7202/1080184ar>

Les Fastes de Montréal (1)

Par **VICTOR MORIN, LL.D., M.S.R.C.**

DEUXIEME PARTIE — EXTRA MUROS

Comme un enfant dont la croissance émerge d'un habit vieillot, Montréal ne tardait pas à se trouver à l'étroit dans l'enceinte des fortifications. Ses habitants commencèrent bientôt à s'établir en dehors des murs, surtout dans le voisinage des trois portes d'accès de l'est, du nord et de l'ouest; les autres s'ouvrant sur la berge du fleuve, il n'y avait pas d'expansion possible de ce côté.

C'est par la porte de l'est, nommée *Saint-Martin*, qu'on sortait pour se diriger vers Québec. Aussi prit-on l'habitude de la désigner plutôt sous le nom de *Porte de Québec* et, par suite, le groupe de maisons qui s'établirent dans son voisinage fut graduellement appelé *Faubourg Québec*. Il en fut ainsi de la *Porte Saint-Laurent* qui ouvrait au nord sur la rue de ce nom, et qui conduisit alors au *Faubourg Saint-Laurent*, de même que celle de l'ouest, portant le nom *des Récollets* à cause du voisinage de cette communauté, qui donna son nom au *Faubourg des Récollets*, devenu *Faubourg Saint-Joseph* lorsque cette partie de la rue Notre-Dame prit ce nom.

Le mur d'enceinte du Vieux-Montréal fut démoli au cours des années 1817-1822, mais il est malheureux qu'on n'ait pas conservé au moins une de ces portes pour leur cachet pittoresque, comme on a fait à Québec; espérons qu'on se décidera quelque jour à en faire une reconstitution.

Cette deuxième partie des *Fastes de Montréal* auxquels on a consacré des plaques commémoratives se rapporte aux événements

(1) Pour la première partie, voir le *Cahier des Dix*, No 9, année 1944.

qui se sont déroulés dans la périphérie des anciennes fortifications (*Extra Muros*). Elle s'étend aux limites de la ville et même aux municipalités autonomes qui ne forment qu'un tout avec elle, sans solution de continuité; nous en continuons donc l'énumération de façon ininterrompue.

No. 57 — Les activités de John Molson

Un jeune homme de dix-huit ans venait tenter fortune à Montréal en 1782; il se nommait John Molson et devait donner une impulsion considérable à la prospérité de sa ville d'adoption. Il débutait en fondant, au-delà de l'enceinte fortifiée, une brasserie qui existe encore entre la rue Notre-Dame et le fleuve, au pied de la rue Papineau. Il devint plus tard conseiller législatif et président de la Banque de Montréal. Ses deux fils, John et William, continuèrent ses activités industrielles et financières avec le même succès; ils prirent part au lancement du premier chemin de fer du pays et fondèrent la Banque Molson qui s'est plus tard fusionnée avec celle de Montréal.

Lorsque Robert Fulton eut démontré l'efficacité de la navigation à vapeur en faisant circuler un bateau de New-York à Albany en 1807, John Molson père voulut répéter cette expérience au profit de son pays et lança l'*Accommodation* sur le fleuve Saint-Laurent, en arrière de sa brasserie, le 3 novembre 1809. Le premier voyage à Québec dura 66 heures, en comptant un arrêt forcé de trente heures dans le lac Saint-Pierre. Le prix du voyage était de \$8.00 pour la descente et de \$9.00 pour la montée du fleuve, repas et lit compris; le bateau mesurait 85 pieds de longueur et ses cabines pouvaient accommoder vingt passagers.

Une plaque de marbre a été posée sur l'édifice de la brasserie Molson par la Société d'Archéologie en mémoire de cette initiative.

(Sur la brasserie Molson, près du No. 1670 de la rue Notre-Dame est. Plaque de marbre en langue anglaise, renouvelée récemment. Traduction.)



Vue de Montréal, prise de la maison de campagne de M. Frobisher, par George Heriot.

(Archives d'Ottawa).



Le Sault-à-la-Puce, par George Heriot (1812).

(Archives d'Ottawa).

A l'honorable John Molson, père de la navigation à vapeur sur le Saint-Laurent. Il lança le vapeur « Accommodation » destiné au service entre Montréal et Québec en 1809.
S. d'A. et N.

No. 57bis. — La première navigation à vapeur

La Commission des Sites et Monuments Historiques du Canada voulut aussi rappeler cette entreprise importante en lui consacrant une de ses plaques de bronze qu'elle fit placer près de l'autre sur la brasserie Molson. Nous en donnons le texte en bissant tout simplement son numéro d'ordre.

(Près du No 1670 de la rue Notre-Dame est. Plaque bilingue en bronze.)

Le premier bateau à vapeur canadien, « Accommodation » fut construit à Montréal, en 1809, par l'honorable John Molson. Il fit son premier voyage de Montréal à Québec les 3-6 novembre 1809. Au cours de la guerre de 1812-14, ce bateau rendit de grands services entre Québec et Montréal.
C.S.M.H.C.

No. 58. — La navigation océanique à vapeur

Situé au pied du courant Sainte-Marie que les bateaux ne pouvaient remonter qu'avec difficulté, cet endroit devait s'associer à plus d'un titre à l'histoire de la navigation canadienne et même océanique. En effet, c'est ici que se trouvait également la fonderie Bennett et Henderson qui construisit les deux machines au moyen desquelles le bateau *Royal William* réussit, le 5 août 1833, la première traversée de l'Atlantique par la vapeur comme seule force motrice. Les journaux d'Europe et des Etats-Unis ont donné crédit de cet exploit à deux autres

bateaux qui firent la traversée d'Angleterre à New-York cinq ans plus tard, mais nous avons établi la priorité du *Royal William* au chapitre des « interviews » dans un volume publié en 1943 sous le titre *L'Utile et le Futile*.

Une des plaques de la Société d'Archéologie fut posée, pour rappeler cet exploit, sur l'établissement de la compagnie Dominion Rubber qui occupe aujourd'hui cet endroit. Comme elle a fini par se désagréger et qu'elle menaçait même la sécurité des passants, cette société vient de la faire enlever en vue de la remplacer par une de celles des Commissions officielles du pays. Le texte en est conservé à cet effet.

(Près du No. 1806 de la rue Notre-Dame est. Plaque de marbre en langue anglaise (à remplacer). Traduction).

1829-1832. Le pionnier de la navigation à vapeur. En cet endroit s'élevait la fonderie de Bennett et Henderson où furent construites les deux machines préparées et installées par John Bennett sur le « Royal William », premier bateau qui ait traversé l'Atlantique ou tout autre océan par la seule force de la vapeur. S.d'A. & N.

No. 59. — *La tentative d'Ethan Allen*

Nous parcourons maintenant une longue distance sur la rue Notre-Dame est, dans les quartiers Sainte-Marie, Hochelaga et Maisonneuve. Ayant dépassé le viaduc du chemin de fer à Viauville, nous apercevons une ancienne maison de modeste apparence, portant le No. 5230 de cette rue, qui s'élève à l'endroit où le fameux colonel américain Ethan Allen crut pouvoir répéter en 1775, au profit des Etats-Unis, son coup d'audace de Ticonderoga, en s'emparant de Montréal à la tête de ses volontaires du Vermont aidés de quelques Canadiens. Il en a relaté les péripéties dans un *Récit* posthume publié à Walpole, N.H., en 1807, et l'on sait qu'il entra effectivement à

Montréal, par la porte de Québec, mais comme *prisonnier de guerre*. La Commission des Monuments Historiques de Québec a marqué cet épisode, à l'endroit de sa capture, par l'érection d'une plaque sur un des poteaux de métal qu'elle destine à cette fin.

(*En face de la maison No. 5230 rue Notre-Dame est. Plaque bilingue en fer bronzé sur poteau de même métal*).

<p>Ici le commandant Ethan Allen fut vaincu en 1775 et fait prisonnier par les Canadiens.</p> <p style="text-align: right;">C.M.H.Q.</p>
--

No. 60. — Combat de la Ferme Sainte-Marie

Etant arrivés près de l'extrémité Est de la ville, revenons vers le centre afin de reprendre le fil des premiers établissements de Ville-Marie.

Dans son *Histoire du Montréal*, écrite en 1672, M. Dollier de Casson fait le récit du combat soutenu par les sieurs « Rouillé, Trudaute et Langevin » le 6 mai 1662, contre 50 Iroquois cachés en embuscade près de la ferme du Séminaire désignée sous le nom de « Maison Sainte-Marie », à la hauteur des rues Lagauchetière et Saint-André. On plaçait généralement une sentinelle auprès des travailleurs pour leur donner l'alerte au cas de danger, mais il arriva qu'à la fin du jour, la plupart des ouvriers étant partis et la sentinelle endormie, ces trois vaillants furent attaqués par l'ennemi et n'eurent que le temps de se jeter dans la redoute pour riposter à coups de fusil. Ils tinrent jusqu'à ce que Picoté de Belestre, alerté par la fusillade, accourut avec des renforts et les agresseurs s'enfuirent dans les bois avec leurs morts et leurs blessés.

Mathurin Rouillé, domestique chez les Messieurs de Saint-Sulpice, avait alors 26 ans. Resté célibataire, il se livra à l'étude et prit, à l'âge de 53 ans, la direction de l'école fondée par les abbés Souart et de la Faye à l'angle des rues Notre-Dame et Saint-François-Xavier.

Cette institution ayant cessé d'exister en 1693, il entra dans la communauté des Frères Charon l'année suivante.

La Société d'Archéologie a voulu conserver la mention de ce fait d'armes sur une de ses plaques offertes par M. Charles Berger.

(Rue Saint-André, sur une maison qui fait l'angle ouest de la rue Lagauchetière. Plaque de marbre en langue française).

<p>Ici Truteau, Roulier et Langevin-Lacroix résistèrent à 50 Iroquois, 6 mai 1662. S.d'A. & N.</p>

No. 61. — Erection du Diocèse de Montréal

Revenons à une époque plus sereine au point de vue matériel mais quelque peu tourmentée dans le monde ecclésiastique: celle de l'établissement du diocèse de Montréal qui a suscité des polémiques assez violentes sur des questions de droit canonique.

Par mandement du 20 février 1821, l'évêque de Québec annonçait la nomination de Mgr Jean-Jacques Lartigue au gouvernement spirituel de la cité et du district de Montréal, en qualité d'auxiliaire, de suffragant et de vicaire général. Sacré évêque de Telmesse *in partibus infidelium* le 21 janvier précédent, Mgr Lartigue devint évêque titulaire du nouveau diocèse de Montréal le 13 mai 1836 et Mgr Ignace Bourget lui succéda comme évêque titulaire de Telmesse et coadjuteur de Montréal *cum futura successione* le 10 mars 1837; il recueillit cette succession le 19 avril 1840 et son diocèse fut officiellement constitué en corporation le 30 mai 1849.

Lors de sa consécration, l'évêque de Telmesse résidait au séminaire de la Compagnie de Saint-Sulpice à Montréal, dont il était membre, mais il comprit bientôt les inconvénients de cette situation et se retira à l'Hôtel-Dieu dont il fit sa résidence officielle jusqu'en 1825 alors que la population catholique romaine de Montréal réclama la construction d'une cathédrale et d'un évêché dignes de ses hautes

fonctions. L'endroit choisi à cet effet formait l'encoignure des rues Sainte-Catherine et Saint-Denis, mais le terrible incendie de 1852 détruisit ces édifices et Mgr Bourget, qui avait alors succédé à Mgr Lartigue, se retira chez les révérendes Soeurs de la Providence, à leur Maison Saint-Joseph, angle ouest des rues de Montigny et Saint-Hubert, jusqu'à la construction de la cathédrale actuelle et de l'évêché, au Square Dominion. Une nouvelle église fut reconstruite en 1859, sur la rue Saint-Denis, sous le vocable de Saint-Jacques le Majeur, en utilisant les ruines de l'ancienne; partiellement détruite à deux reprises par l'incendie, mais chaque fois restaurée, cette église est un des plus beaux temples d'architecture gothique à Montréal. Son clocher, surmonté du coq gaulois, mesure 300 pieds de hauteur.

(Rue Sainte-Catherine, No. 403 est, près de la rue Saint-Denis.
Plaque bilingue en fer bronzé.)

La première cathédrale de Montréal et le premier évêché furent érigés ici. Ces édifices furent détruits par un incendie en 1852.

C.M.H.Q.

No. 62. — Hôpital Général anglais; aile Richardson

Jusqu'au commencement du siècle dernier, il n'y avait encore que les institutions dirigées par nos communautés religieuses qui se dévouaient au soin des malades et, bien qu'elles ouvrissent largement leurs portes à toutes les souffrances, sans distinction de race ou de religion, nos compatriotes de langue anglaise et de foi protestante crurent le temps venu d'apporter également leur concours à cette oeuvre humanitaire.

Une association de dames charitables, formée sous le nom de *Ladies Benevolent Society*, recueillit des souscriptions à cet effet en 1818 et ouvrit un refuge dans une petite maison de quatre pièces au faubourg Saint-Joseph, sous le nom de *House of Recovery*. On obtint

bientôt, des casernes, le don d'une literie hors d'usage et on s'établit dans un local plus vaste sur la rue Craig le 1er mai 1819 sous le nom de *Montreal General Hospital*. Le mouvement étant ainsi lancé, il fut aussitôt décidé de lui donner plus d'ampleur; au mois d'août 1820, l'hon. John Richardson, l'hon. William McGillivray et Samuel Gerrard se portaient acquéreurs de la pépinière Marshall, située rue Dorchester à l'est de la rue Saint-Dominique; un comité fut formé pour y construire un hôpital suivant les plans de l'architecte Phillips et la pierre angulaire de l'édifice fut posée le 6 juin 1821 sous le patronage de la Grande Loge maçonnique d'Angleterre.

Au décès de l'hon. John Richardson, premier président de cet hôpital, membre du Conseil Exécutif, du Conseil Législatif et l'un des fondateurs de la Banque de Montréal, on fit une souscription publique pour ériger un cénotaphe à sa mémoire, mais les fonds recueillis ayant dépassé de beaucoup le chiffre de l'objectif, on crut devoir lui rendre un hommage plus méritoire en continuant son oeuvre par l'addition, à l'édifice de l'hôpital, d'une aile qui serait connue sous le nom de *Richardson Wing*, avec inscription sur une tablette de marbre à l'extérieur.

(Sur l'aile du vieil édifice de l'hôpital anglais, rue Dorchester en direction de la rue Cadieux. Grande tablette de marbre en langue anglaise. Traduction.)

L'aile Richardson de l'Hôpital Général de Montréal. Cette bâtisse a été construite AD 1832 pour commémorer les vertus publiques et privées de l'honorable John Richardson, marchand distingué de cette ville et membre des Conseils Exécutif et Législatif de cette province. Il a été le premier président de cet hôpital et a contribué libéralement à sa fondation et à son soutien. Il était né à Portsoy, dans le nord de l'Angleterre et est mort le 18 mai 1831 à l'âge de 76 ans. I.P.

No. 63. — Hôpital Général anglais: aile Reid

Un autre bienfaiteur posthume de cet hôpital fut l'hon. James Reid, juge en chef de la Cour du Banc du Roi à Montréal, et membre du Conseil Exécutif du Canada, qui prit une part active à l'organisation de la bibliothèque du Barreau en 1828. Il avait épousé la soeur de William McGillivray, un des trois fiduciaires de l'établissement de l'hôpital, et c'est ce qui explique sa collaboration à l'oeuvre naissante ainsi que le témoignage de gratitude offert à sa mémoire par sa veuve, au moyen de la construction d'une autre aile à cet édifice après sa mort.

(Sur l'aile ouest du vieil édifice de l'hôpital anglais, rue Dorchester, près de la rue Saint-Dominique. Grande tablette de marbre en langue anglaise. Traduction).

L'aile Reid. Cette aile a été érigée par Elizabeth McGillivray, veuve de feu l'honorable James Reid, juge en chef de Montréal, en témoignage de sa vénération pour la mémoire d'un époux qu'elle a aimé et honoré et pour remplir ses intentions. Il est décédé le 18 janvier 1848 dans sa 79^{ème} année, après avoir siégé 32 ans comme juge. Il s'est distingué par sa science légale, par son inflexible intégrité et par sa digne fermeté. Sa conduite comme citoyen fut honorable, indépendante et conséquente. En tant qu'homme, son caractère était marqué au coin de la bienveillance, de la générosité et de l'humilité chrétienne. « Bénis sont ceux qui meurent dans le Seigneur; ils se reposent de leurs travaux et leurs oeuvres survivent. »
I.P.

No. 64. — Le nouvel Hôtel-Dieu

En continuant notre course vers l'ouest, nous retrouverons un autre hôpital, agrandi, modernisé et superbement installé pour le soin des malades, en bordure du parc Jeanne-Mance, sur l'avenue des Pins, au pied du Mont-Royal. C'est l'ancien Hôtel-Dieu des rues Saint-

Paul et Saint-Sulpice que les religieuses de cette institution ont transporté dans l'immeuble du « Mont-Sainte-Famille » dont la plus grande partie leur a été donnée par Benoit et Gabriel Basset, fils du notaire de ce nom, et qu'elles ont agrandi par deux achats de terrain de la succession Bagg, chaque côté de la ferme originale.

Le commerce ayant envahi tout le territoire environnant le vieil hôpital de la rue Saint-Paul, les religieuses songèrent à installer leurs malades dans un endroit plus propice aux soins qu'ils réclamaient et construisirent le bel édifice de l'avenue des Pins où elles déménagèrent en 1861. Elles utilisaient en même temps leur ancien terrain en y érigeant de spacieux édifices en pierre à quatre étages qui en couvraient toute la superficie et en y aménageant trois rues pour les besoins du commerce, afin d'en tirer des revenus pour les dépenses de leur nouvel établissement.

Dans ce changement de domicile elles n'eurent cependant garde d'abandonner les ossements de leur fondatrice et des religieuses dont les restes avaient toujours reposé près d'elles sur le théâtre de leur labeur au service des malades; elles les transportèrent dans la crypte de leur chapelle et reconstituèrent même, dans le jardin de leur communauté, le petit oratoire qui servait aux exercices du culte dans les premiers temps de la colonie.

(Sur la façade de la chapelle de l'Hôtel-Dieu, avenue des Pins, tête de la rue Sainte-Famille. Plaque de marbre en langue française).

<p>Hôtel-Dieu de Ville-Marie, fondé en 1644 par Jeanne Mance, transféré en 1861 sur ce terrain donné en 1730 par Benoit et Gabriel Basset. Translation des restes de Jeanne Mance et de 178 religieuses, 1861. S.d'A. & N.</p>
--

No. 65. — Concession de Robert Le Cavalier.

Par acte du 24 octobre 1654, M. de Maisonneuve concédait à Robert Le Cavalier dit Deslauriers une terre de deux arpents de lar-

geur sur vingt de profondeur, commençant « sur le bord de la Commune, à 15 perches loing du bord de la Petite Rivière ». Cette concession commençait donc à la rue Saint-Paul, sur le côté est de la rue Saint-Pierre, et s'étendait vers le nord jusqu'à vingt arpents; c'est sans doute la similitude du nom patronymique de son concessionnaire qui a porté quelques écrivains à croire qu'il s'agissait ici d'une concession à Robert Cavalier de la Salle, bien que celui-ci ne vint en Nouvelle-France que treize ans plus tard, soit deux ans après le départ de M. de Maisonneuve. C'est donc une erreur de croire qu'il avait une maison de ville à l'angle des rues Saint-Paul et Saint-Pierre.

Mais un fait plus curieux encore se rattache à cette concession faite à l'occasion du mariage de Le Cavalier avec la veuve d'Augustin Hébert dit Jolicoeur, et dans laquelle il est pourvu à l'entretien des enfants de celle-ci. L'archiviste E.-Z. Massicotte en a fait la découverte dans les écrits autographes de M. de Maisonneuve et on peut y constater qu'à ce moment le fondateur n'était pas complètement rassuré sur la permanence de son établissement, car il ajoute: « Et supposé que l'isle de Montréal, par quelque accident ou occasion qui puisse arriver, vint à être inhabitée par les Français auparavant que les dits enfants ayent atteint l'âge de douze ans, en ce cas le dict Robert Le Cavalier ne sera point obligé de payer les dites milles livres si ce n'estoit que le dit Robert Le Cavalier eust auparavant vendu sa part de la dite présente concession, ou bien que la colonye françoise se rétablíst de nouveau dans la dite Isle de Montréal et au mesme lieu du dit Villermarie. »

Robert Le Cavalier n'eut pas à subir cette éventualité; il vendit à de nombreux acquéreurs diverses parties de sa concession et la banque Dominion, devenue propriétaire d'un emplacement au coin nord des rues Sainte-Catherine et Bleury qui en faisait partie, a voulu en rappeler le souvenir par une inscription sur sa bâtisse.

(Au-dessous d'une fausse fenêtre près du No 307 de la rue Sainte-Catherine, à l'est de la rue Bleury. Lettres de bronze fixées sur la pierre.)

Cet emplacement fait partie de la terre concédée le 24 octobre 1654 par Paul Chomedey de Maisonneuve, gouverneur de Montréal, à Robert Le Cavalier, armurier. I.P.

No. 66. — Lord Rutherford, physicien

Les importantes découvertes scientifiques de Lord Ernest Rutherford, professeur à l'université McGill de 1898 à 1907, puis à Manchester (en Angleterre) de 1907 à 1919 et enfin à Cambridge jusqu'à sa mort en 1937, ont pleinement justifié l'érection d'une plaque à sa mémoire sur le pavillon des sciences physiques de l'université McGill.

Natif de la Nouvelle-Zélande, il a continué à Montréal les travaux de Pierre et Marie Curie sur la radioactivité, avec une telle maîtrise qu'il devenait titulaire du prix Nobel pour la chimie en 1908. Elu membre de la Société Royale du Canada en 1900 et de celle de Londres dont il devint président en 1925, il a été honoré de l'Ordre du Mérite la même année et finalement élevé à la pairie du Royaume Uni en 1931. Son corps repose au panthéon de Westminster Abbey en compagnie de Newton, Kelvin et autres savants qui ont illustré leur pays, et les stupéfiantes applications de leurs découvertes à la préparation des bombes atomiques donnent un regain d'actualité à son nom.

Notons en passant que la mémoire de James McGill, fondateur de l'université de ce nom, est consacrée par un monument érigé en son honneur sur le *campus* universitaire en face des bureaux d'administration, mais les inscriptions des monuments n'entrent pas dans le cadre de cette étude.

(Sur le mur extérieur du pavillon Macdonald des sciences physiques de l'université McGill. Plaque de bronze en langue anglaise. Traduction.)

Ernest Rutherford, Baron Rutherford of Nelson, O.M. 1871-1937. Ici, lord Rutherford, professeur de physique au pavillon Macdonald, fit des découvertes fondamentales en radio-activité, transformation de la matière et structure des atomes; physicien expérimentateur des plus remarquables de son temps, il a grandement étendu les bornes du savoir et ouvert de nouveaux sentiers au progrès de la science et du bien-être de l'humanité.

C.S.M.H.C.

No. 67. — Beaver Hall

Le commerce des fourrures a toujours compté parmi les principales sources de revenu du Canada depuis son établissement jusqu'au siècle dernier. Les rois de France et les gouverneurs du pays en accordaient le privilège en retour de services distingués; la Compagnie de la Baie d'Hudson en exploitait le monopole aux régions arctiques sous l'autorité d'une charte anglaise et les coureurs des bois s'y livraient fréquemment en braconniers à leurs risques et périls.

Une association de commerçants fut organisée à Montréal, en 1783, sous le nom de *Compagnie du Nord-Ouest* en vue de concurrencer les opérations de la puissante compagnie anglaise, et comme le *castor* constituait la plus importante source d'approvisionnement des fourrures, son nom servit bientôt d'enseigne aux activités de ses membres. Un club très exclusif fut fondé parmi les *Bourgeois* de cette compagnie qui avaient fait la traite des fourrures dans le Nord-Ouest, sous le nom de *Beaver Club*, et Joseph Frobisher, l'un d'eux, donna le nom de *Beaver Hall* à la somptueuse maison qu'il s'était fait construire à mi-côte de sa ferme au nord-ouest de la ville.

Né en Angleterre, il vint se fixer à Montréal dès l'année 1769; il y épousa une Canadienne française du nom de Charlotte Joubert, et leur manoir devint le rendez-vous de l'aristocratie bourgeoise de cette époque. Le « Journal » des dîners somptueux qui s'y donnaient est conservé à la bibliothèque de l'université McGill.

La rue Sainte-Radegonde a cessé de s'appeler ainsi à cet endroit pour prendre le nom de *Côte du Beaver Hall* à cause de cet édifice et la Société d'Archéologie nous a conservé le souvenir de cette manifestation d'un commerce florissant en plaçant une de ses plaques historiques sur l'église Unitairienne érigée plus tard à l'endroit qu'occupait la maison Frobisher à l'angle nord de cette rue avec celle de Lagauchetière; à la suite de la démolition de ce temple pour fins d'utilité publique, cette plaque a été transportée plus haut.

(*Sur le mur de la bâtisse portant le No. 1089 de la Côte du Beaver Hall. Plaque de marbre en langue anglaise. Traduction.*)

Ici s'élevait Beaver Hall, construit en 1800, détruit par l'incendie en 1848, maison résidentielle de Joseph Frobisher, un des fondateurs de la Compagnie du Nord-Ouest qui a fait de Montréal le centre du commerce des fourrures en Amérique pendant nombre d'années. S.d'A. & N.

No. 68 — Bourgade d'Hochelaga (1535)

Un mégalithe (*boulder*) installé dans la partie occidentale du *campus* de l'université McGill, près de l'édifice affecté au musée McCord, indique l'emplacement présumé de la bourgade indienne visitée par Jacques Cartier en 1535 et désignée sous le nom d'*Hochelaga*. Les archéologues ne s'accordent pas sur le lieu précis occupé par la bourgade, car elle avait complètement disparu sans laisser de traces au cours des trois quarts de siècle écoulés avant le retour des Européens. L'indianologue Beaugrand-Champagne, qui s'est livré à de méticuleux travaux de recherches à ce sujet, est d'avis qu'*Hochelaga* s'étendait au pied du Mont-Royal vers son extrémité nord, tandis que les historiens Lighthall, MacLachlan et Atherton, se basant sur la découverte de nombreux fragments de poterie iroquoise à la hauteur de la rue Sherbrooke, entre les rues Mansfield et Metcalfe, situent la fameuse bourgade à cet endroit. Les partisans de cette dernière thèse

ont invoqué cette découverte pour inviter la Commission des Sites et Monuments Historiques du Canada à y placer une de ses plaques commémoratives.

(En retrait de la rue Sherbrooke, côté nord, près du musée McCord portant le No. 961 ouest de cette rue. Plaque bilingue en bronze fixée sur un mégalithe).

Près d'ici était le site de la ville fortifiée d'Hochelaga visitée par Jacques Cartier en 1535, abandonnée avant 1600. Elle renfermait cinquante grandes maisons logeant chacune plusieurs familles vivant de la culture du sol et de la pêche.

C.S.M.H.C.

No. 69. — Le « Fort des Messieurs »

Arrivés à Montréal en 1657 pour prendre la direction spirituelle de la colonie de Ville-Marie, les prêtres de la Compagnie de Saint-Sulpice, fondée à Paris quinze ans auparavant, s'établirent à demeure fixe au milieu de leurs ouailles, en remplacement des missionnaires jésuites appelés à évangéliser les tribus indiennes. Ils reçurent bientôt en fief la plus grande partie de l'île de Montréal et firent de nombreuses concessions de terre aux colons, à charge des redevances ordinaires, pour encourager le défrichement et l'agriculture, sans perdre de vue le bien-être spirituel et matériel des sauvages. Ordinairement désignés sous le nom de « Messieurs de Saint-Sulpice », et par abréviation « Les Messieurs », ils construisirent un premier fort en palissades de bois, au pied de la montagne, en 1676 pour protéger leurs néophytes contre les attaques des Iroquois et le reconstruisirent en pierre en 1694, l'entourant d'un mur de pierre avec tourelles aux angles de son quadrilatère afin de se protéger contre l'ennemi. C'est cette disposition qui fit désigner l'établissement sous le nom de « Fort des Messieurs ».

Ils établirent une bourgade indienne sous la protection de ce fort et invitèrent Marguerite Bourgeoys à y ouvrir une école pour l'instruction des jeunes filles sauvages. L'endroit qu'il occupait est aujourd'hui couvert par le Collège de Montréal, sur la rue Sherbrooke; les murailles ont été démolies à l'exception des deux tourelles de la façade qui se trouvent à l'intérieur d'un nouveau mur construit dans l'alignement de la rue, mais la Commission des Monuments Historiques de Québec a voulu nous en rappeler le souvenir par une de ses plaques fixée sur la muraille, à mi-chemin entre ces deux tourelles.

A l'intérieur d'une de ces tours, une plaque de marbre évoque la mémoire de François Thoronhiongo, Sauvage huron baptisé par le Père de Brébeuf et décédé en 1690 à l'âge de cent ans, après avoir été un sujet constant d'édification dans cette bourgade, tandis qu'une semblable plaque apposée dans l'autre tour est consacrée au souvenir de Marie-Thérèse Gannensagouas, petite-fille de Thoronhiongo, instruite par les Soeurs de la Congrégation de Notre-Dame, devenue elle-même institutrice et religieuse dans cette communauté où elle mourut en 1695 à l'âge de vingt-huit ans.

Comme les inscriptions placées à l'intérieur des édifices n'entrent pas dans le cadre de cette revue et que, par ailleurs, elles ne sont pas ordinairement accessibles aux visiteurs, nous n'avons pas cru devoir en rapporter le texte.

(Sur la muraille en face du Collège de Montréal, près du No 1931 rue Sherbrooke. Plaque bilingue en fer bronzé.)

<p>Ces tours faisaient partie du « Fort des Messieurs de Saint-Sulpice », érigé en 1694 par l'abbé de Belmont et démoli en 1860.</p> <p style="text-align: right;">C.M.H.Q.</p>

No. 70. — *Western Homoeopathic Hospital*

L'hôpital anglais ayant été fondé sur la rue Dorchester à l'est de la rue Saint-Dominique, ainsi qu'on a vu plus haut, la population

anglaise et protestante de la partie ouest de Montréal finit par réclamer un établissement plus à portée de ses besoins et l'université Bishop, établie à Lennoxville mais avec une école de médecine installée au coin nord des rues Ontario et Saint-Georges (aujourd'hui Jeanne-Mance), entendit cet appel et décida d'y faire droit.

Sur l'initiative du major Mills, une campagne de souscriptions fut ouverte et un modeste édifice en pierre, haut de quatre étages, fut érigé pour cette fin à l'angle ouest des rues Dorchester et Essex, où il demeura solitaire durant nombre d'années. Cet hôpital s'étant fusionné avec son aîné de 1821, il prit une expansion considérable par la construction d'un édifice moderne qui englobe la construction originale et couvre tout le quadrilatère des rues Dorchester, Essex, Tupper et Atwater, en face du Square Western. Les directeurs de cette institution ont érigé une plaque de marbre au-dessus de l'ancienne porte d'entrée du vieil édifice sur la rue Dorchester en témoignage de reconnaissance au fondateur. Cette porte est aujourd'hui convertie en fenêtre et l'inscription est en partie couverte par une vigne grimpante.

(Au-dessus d'une ancienne porte d'entrée sur la rue Dorchester, à l'ouest de la rue Essex. Plaque de marbre en langue anglaise. Traduction).

<p>Premier édifice de l'hôpital Western, fondé et érigé par le Major H. Mills, juin 1876. I.P.</p>

No. 71. — Berceau de la Société Saint-Jean-Baptiste

Le soir du 24 juin 1834, Ludger Duvernay, co-fondateur et éditeur du journal *La Minerve*, réunissait l'élite des Canadiens de langue française en vue de fonder une association nationale, à l'exemple des Irlandais qui avaient fondé la Société Saint-Patrice le 17 mars précédent.

Cette réunion eut lieu dans le jardin de l'avocat John McDonell qui l'avait gracieusement mis à la disposition de son ami; elle prit la forme d'un banquet de 60 couverts sous la présidence de Jacques Viger qui venait d'être élu premier maire de Montréal et qui eut ainsi l'honneur d'être le premier président de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, mère de toutes les sociétés nationales du Canada français.

Le jardin était brillamment décoré; de nombreuses inscriptions sur des banderoles disposées dans les arbres traduisaient les sentiments du peuple à cette époque tourmentée de son histoire; des discours patriotiques furent prononcés et un étudiant en droit, qui devait jouer plus tard un rôle prépondérant dans les destinées politiques du Canada, vint chanter une ballade écrite par lui pour cette circonstance et qu'on répète encore avec ferveur aujourd'hui: *O Canada mon pays, mes amours!* Il se nommait Georges-Etienne Cartier.

Le souvenir de l'endroit précis d'une fondation aussi importante pour les Canadiens français s'était effacé dans la pénombre des années écoulées depuis cette époque au point qu'on en avait perdu la trace, lorsque l'auteur de ces pages, devenu président général de la Société Saint-Jean-Baptiste, confia à l'archiviste E.-Z. Massicotte le soin de le localiser et promit de le marquer d'une plaque commémorative s'il venait à être déterminé. Après de nombreuses recherches, ce lieu fut assigné hors de tout doute au quadrilatère formé par les rues Saint-Antoine, Windsor (autrefois Saint-François), Osborne (autrefois Saint-Janvier) et Donegani (aujourd'hui absorbée par les voies ferrées du Chemin de fer Canadien du Pacifique) et la plaque promise fut installée sur l'édifice de la gare Windsor le 24 juin 1926.

(*Sur la gare Windsor, rue Osborne, à l'angle de la rue Windsor. Plaque de bronze en langue française.*)

« Je me souviens ». Site du jardin de John de Belestre McDonell où la Société Saint-Jean-Baptiste fut fondée par Ludger Duvernay, le 24 juin 1834. Hommage de Victor Morin, ancien président général, 24 juin 1926. I.P.

No. 72 — Service des Postes

On sait que l'affranchissement des lettres au moyen d'un timbre-poste, aujourd'hui d'usage universel, est d'invention relativement récente; il ne remonte guère qu'à un siècle et on s'accorde à en donner crédit à Rowland Hill qui le fit adopter par l'Angleterre le 10 janvier 1840, tandis que la France ne l'inaugurait que le 1er janvier 1849. Le Canada l'adoptait deux ans plus tard.

A l'origine, on confiait le transport des lettres à des messagers qui étaient désignés sous le nom de « courriers » parce qu'ils devaient « courir » dans l'exercice de leurs fonctions. Pour accélérer le service, on réquisitionna plus tard des cavaliers, jusqu'à ce que le transport par chemin de fer les fit mettre de côté. En Nouvelle-France, on communiquait de Québec à Montréal par voie fluviale jusqu'à l'ouverture du chemin carrossable en 1734.

L'efficacité du service postal à Montréal atteignit son point culminant lorsque le ministère des postes du Canada érigea l'hôtel des postes actuel, entre les rues Saint-Jacques, Saint-Antoine et de la Cathédrale, en 1938; une plaque de la Commission des Sites et Monuments Historiques du Canada, apposée sur sa façade de la rue Saint-Jacques, en dit brièvement l'histoire.

(Sur l'édifice du Service Central des Postes, rue Saint-Jacques, à l'ouest de la rue de la Cathédrale. Plaque de bronze bilingue.)

Service des Postes. Dès 1693 le transport des lettres se faisait par messagers entre Québec et Montréal. Le premier courrier connu est Pierre DaSilva, dit Le Portugais. En 1763 Benjamin Franklin, alors sous-directeur des postes pour l'Amérique du Nord, organisa au pays le premier service postal régulier.

C.S.M.H.C.

No. 73 — Ferme et fort Saint-Gabriel

Dirigeons-nous maintenant vers l'extrémité sud de Montréal; passons sous le canal de Lachine par le beau tunnel curviligne qui accommode à la fois les pteons, les voitures et les tramways. A sa sortie rue Wellington nous serons en plein centre du quartier irlandais (*Griffintown*) avec le parc et la rue Saint-Patrice longeant le canal à droite, tandis que la rue du Pont (Victoria) conduit à gauche vers le fleuve Saint-Laurent.

Si nous suivions cette dernière rue, nous trouverions bientôt, le long de la voie du Chemin de fer National Canadien et tout près du pont, un mégalithe posé sur une base de pierre et entouré d'une grille en fer, dont l'inscription raconte le sort tragique des 6000 immigrants irlandais morts du typhus en 1847 et inhumés à cet endroit. Leurs orphelins furent recueillis et adoptés par des familles de langue française pour la plupart, chose qui explique comment nombre de Canadiens français portent aujourd'hui des noms de consonnance irlandaise.

Comme ce memento s'apparente plutôt aux monuments qu'aux plaques historiques, nous devons cependant l'omettre de notre série, et nous nous dirigerons plutôt vers l'ouest, par la rue Saint-Patrice, jusqu'à l'usine d'incinération des déchets, près de la voie du chemin de fer National Canadien.

Les Messieurs de Saint-Sulpice avaient ici une ferme, fortifiée d'une redoute suivant l'usage pour protéger leurs ouvriers contre les

surprises des Iroquois. Or, le 29 août 1661, l'abbé Jacques Lemaitre, arrivé depuis deux ans à Ville-Marie, s'était rendu sur cette ferme avec quinze travailleurs pour y tourner du blé mouillé, lorsqu'ils furent attaqués à l'improviste par l'ennemi en embuscade; le digne prêtre fut tué avec un des serviteurs avant que les autres eussent pu courir aux armes pour se défendre et se jeter dans la maison fortifiée.

La mémoire de ce pénible événement est consacrée par l'apposition d'une plaque de la Société d'Archéologie offerte par le Séminaire de Saint-Sulpice; elle l'avait fait placer dans l'alignement de la rue Saint-Patrice en face de l'usine municipale mais, dans le but d'éviter la mutilation, les officiers de ce service l'ont fait transporter dans la cour intérieure du four crématoire et elle a été fixée sur le mur de cette bâtisse, près de la porte d'entrée des bureaux d'administration. On lui a fait en outre l'honneur de dorer les lettres de l'inscription.

(Dans la cour intérieure du four d'incinération, à gauche de la porte d'entrée des bureaux. Plaque de marbre en langue française avec inscription en lettres dorées.)

<p>Ici fut le fort Saint-Gabriel, et près d'ici le Père Le Maistre fut massacré par les Iroquois en embuscade, 26 août 1661. S.d'A. & N.</p>

No. 74. — Le parc Marguerite Bourgeoys

En quittant l'usine d'incinération, revenons quelque peu sur nos pas par la rue du Centre, tournons vers le sud rue de Charlevoix, qui nous conduira jusqu'à la rue Wellington où nous trouverons le parc aménagé par la Ville de Montréal, près de la maison de ferme construite par Marguerite Bourgeoys et les Religieuses de la Congrégation de Notre-Dame en 1698, sur le bord du fleuve, vis-à-vis l'île

qui appartient à cette communauté et que nous connaissons sous le nom d'*Ile des Soeurs*.

La création de ce parc municipal ne remonte qu'à une trentaine d'années et l'échevin du quartier à cette époque, excellent homme de nationalité irlandaise, avait tenté de lui faire donner son nom; mais la Société Saint-Jean-Baptiste s'est interposée afin de faire respecter la mémoire de la vaillante religieuse qui avait développé cet endroit dès les origines de la colonie et ses démarches furent couronnées de succès. Voyant la partie perdue pour eux, les Hiberniens demandèrent qu'on leur concédât au moins le nom de "Burgess" qui eut été d'assonance plus apparentée à leur langue que celui de « Bourgeois », bien qu'il n'offrit aucune raison d'être; mais le bon sens et l'esprit de justice du conseil de ville prévalurent et la société victorieuse fit placer une inscription au centre du parc pour en consacrer le nom.

(Sur le talus d'un tertre en face de la rue Wellington, à mi-distance des côtés du parc. Plaque bilingue en ciment.)

<p>Parc Marguerite Bourgeoys. L'emplacement de ce parc faisait partie de la ferme de Marguerite Bourgeoys qui l'avait acquise du Sieur François Le Ber en 1668. I.P.</p>

Ajournement

La rue Wellington se dirige ensuite vers la ville de Verdun qui n'est séparée de Montréal, à cet endroit, que par la petite rivière Saint-Pierre courant vers le fleuve Saint-Laurent.

Nous sommes au portique du fief de Zacharie Dupuy, successeur immédiat de Maisonneuve au gouvernement de Montréal, qui nous conduira, par la « Côte des Argoulets », vers l'établissement de Cavalier de la Salle et la ville de Lachine, ainsi nommée par allusion à la marotte du célèbre explorateur de partir dans cette direction à la découverte d'un passage qui le conduirait en Chine.

Les évocations historiques de cette région nous entraîneraient cependant trop loin pour le moment. Arrêtons-nous donc ici, sauf à reprendre plus tard notre itinéraire à travers les villes de Verdun, La Salle et Lachine et finalement boucler le circuit de l'île de Montréal, au cours duquel nous aurons l'occasion d'évoquer nombre d'autres événements importants.

A handwritten signature in cursive script, reading "Diato Morin". The signature is written in black ink on a white background. The letters are fluid and connected, with a prominent flourish at the end of the word "Morin".